Les romans utopistes : les aventure de Gaudence de Lucques

Dans son *Esbozo de Historia de las Utopias* [[Ediciones Iman. Buenos-Aires 1934]], Max Nettlau cite les Mémoires (ou Aventures) de *Gaudence de Lucques*, roman utopique qui parut originellement en anglais, en 1737, sous le titre de *The Adventures of Signer Gaudentio di Lucca* et fut réédité en 1748, 1761, 1774, 1786, 1803. C'est d'ailleurs l'une des rares Utopies anglaises du 18e siècle. Il nous est tombé récemment sous les yeux l'édition anglaise de 1803. Les Mémoires de Gaudence de Lucques sont actuellement bien oubliées (on les trouve cependant dans la grande collection des *Voyages Imaginaires*, 1787, tome 6). En voici un résumé succinct et sans prétention :

Un médecin de Bologne, aux allures mystérieuses et bien faites pour inspirer la méfiance est appréhendé par l'Inquisition et soumis à un interrogatoire prolongé. Ce médecin qui n'est autre que Gaudentio di Lucca, emploie plusieurs jours à raconter un voyage et un séjour qu'il a fait dans une contrée inconnue située au cœur de l'Afrique, et à peu près inaccessible au reste des hommes. Là, depuis trois millénaires vit un peuple pratiquant la religion naturelle, régi par des lois sages et vraiment remarquables. Ne pas oublier que nous sommes au 18e siècle.

Nous n'entreprendrons

pas de raconter les aventures plus ou moins invraisemblables dont
Gaudence est le héros : capture par des pirates barbaresques, combats, intrigues amoureuses, pour aboutir finalement
à sa mise en vente sur le marché d'esclaves du Caire.
Là le hasard le fait acheter par un homme à l'aspect de riche marchand, qui lui rend sa liberté et qui n'est autre que le plus grand dignitaire, ou *Pophar*, d'un peuple appelé « Mezzoraniens », adorateurs du soleil. Ce
Pophar est accompagné de ses deux fils qui traitent Gaudence comme un frère (on apprendra plus tard qu'il leur est apparenté). Après avoir hésité – et
après de nouvelles aventures dont il parvient à se dégager – Gaudence se décide à accompagner son généreux libérateur dans le pays enchanteur
qu'on va nous décrire par la suite. Ce n'est d'ailleurs pas sans peine qu'ils l'atteignent : il faut traverser d'immenses déserts, affronter une chaleur horrible, faire face à
de terribles tempêtes. Durant le trajet (à dos de dromadaire), Gaudence apprend que le peuple dont il va faire la
connaissance comprend les descendants d'une poignée d'égyptiens qui, trois mille ans auparavant, ont, devant l'invasion des Hyscos, fui la mère patrie.
Comme nous l'avons dit,
ce peuple adore le soleil, tout en croyant à un Être Suprême, et, pratique le culte des Ancêtres. Ils donnent
à leurs principales villes une forme circulaire. Au centre, le temple du soleil, puis des rues circulaires coupées par des artères rectilignes conduisant à l'extérieur,
les façades des maisons affectant la forme d'une courbe. À chaque coin des rues, des arbres, des fontaines, des places. Bien
entendu tout le pays est d'une fertilité prodigieuse : jardins, terre arable, forêts, lacs, cours d'eau. Il y a deux printemps et deux étés. Quant à la population,

c'est la plus belle race d'hommes et de femmes qu'il soit possible d'imaginer. Le gouvernement est patriarcal et patriarcale est l'organisation sociale. Tout père de famille gouverne tous ses descendants, mariés ou non, jusqu'à sa mort, même ceux d'entre eux qui sont eux-mêmes pères de famille, lesquels, d'ailleurs, exercent le même pouvoir sur leurs enfants. Si le père de famille meurt de bonne heure, c'est le fils aîné ou l'oncle qui le remplace. Le pays est divise en cinq « nomes » ayant chacun à leur tête un Pophar, descendant de l'un des cinq fils aînés du fondateur de la contrée, auquel on doit cette division en cinq parties. Au-dessus de ces cinq chefs de nome se trouve le Grand Pophar, qui est toujours le fils aîné de son prédécesseur, etc. Le Grand Pophar et les pophars inférieurs sont aidés dans leurs tâches par les plus sages et les plus prudents de la nation. Ce sont eux qui nomment les fonctionnaires. On ne devient pas l'un des grands dignitaires avant l'âge de cinquante ans. Ils ne connaissent qu'une seule loi : « Tu ne feras de tort à qui que ce soit » sans addition ni commentaire. Les rares conflits qui s'élèvent. entre les habitants se règlent d'après cette loi unique. C'est elle qui leur interdit, par exemple, de verser volontairement le sang de leurs semblables, aussi y compte-t-on très peu de meurtres, un au cours de plusieurs siècles. Dans ce cas, on enferme le meurtrier, on le retranche de la société jusqu'à sa mort, et ce n'est qu'après son trépas que son crime est publié et qu'on expose son cadavre auquel on inflige des

blessures semblables à celles qu'il infligea à sa victime. C'est cette même loi qui leur fait punir l'adultère et la prostitution. En ce qui concerne l'adultère, les coupables sont enfermés jusqu'à leur décès ; celui-ci advenu, on les expose nus dans la situation où on les a surpris en flagrant, délit, ensuite on les brûle et on disperse leurs cendres. L'enfant adultérin, si le cas se présente, est emmené en Égypte où on le confie à un étranger avec une forte somme d'argent destinée à son entretien et on n'entend plus parler de lui. Quant aux prostitués, on se contente pour l'homme, de l'enchaîner à un bouc, pour la femme à une chienne, et de les promener à travers le nome auxquels ils appartiennent.
C'est cette loi qui oblige tout auteur d'une injustice à la réparer en versant à sa victime neuf fois la valeur du tort qui lui a été causé, et qui fait bannir le faux témoin hors du pays et ce pour un temps proportionné à sa faute. Et ainsi de suite. Les Mezzoraniens se croient, d'ailleurs, le peuple le plus policé de la terre et considèrent comme inférieurs les autres habitants de la planète.
Tout en adorant le soleil, ils croient à la métempsychose ou transmigration des âmes. L'étude de la physiognomonie leur permet de discerner par quelles âmes de brutes sont possédés certains humains. Ainsi un luxurieux affichera un visage de porc ; un libidineux celui d'un bouc ; un traître celui d'un renard ; un tyran, celui d'un loup, etc. Aussi s'efforcent-ils d'observer minutieusement les traits de ceux qui les entourent, et se tiennent-ils sur leurs gardes afin d'écarter les âmes des brutes qui, par ruse ou à cause de leur inattention, essaieraient de s'introduire dans leurs

corps.
Ils prennent grand soin
de l'éducation de leurs jeunes hommes. Ils marient
heureusement l'étude aux récréations physiques
mais on ne rencontre jamais de troupes ou réunions de jeunes
gens sans la présence de personnes d'âge. Il en est de
même pour les jeunes filles. On ne découvre pas plus
d'hommes oisifs que de femmes inoccupées. C'est la femme qui
choisit elle-même celui qui deviendra son époux, car ils
attachent une importance extrême au mariage et à la
fidélité conjugale. Plus les époux vivent
ensemble et plus croit leur attachement mutuel.
Bien que le Grand Pophar
soit le propriétaire du pays entier comme chef du gouvernement
et patriarche, le paradoxe des institutions mezzoraniennes
consiste
en ce qu'à part les attentions accordées à l'âge
et le respect témoigné aux dignitaires, ils n'acceptent
aucune inégalité de fait. Toute la nation n'est qu'une
grande famille. gouvernée *de facto* par la loi naturelle et
chacun des « nationaux » se considère
comme un membre de cette famille. Le grand Pophar est le père
de tous, il les regarde comme ses enfants et entre eux ils
s'appellent frères. C'est fraternellement qu'ils échangent
leurs produits, qu'ils contribuent à la construction des
villes, des écoles. des temples, qu'ils déposent
l'excédent de leur production en des lieux appropriés,
et ce pour l'usage de la communauté tout entière. Des
surveillants, des inspecteurs, élus par tous, veillent à
ce qu'aucun abus, aucun désordre n'ait lieu. Chaque
mezzoranien, quand il se déplace, entre dans toute maison à
sa convenance et s'y considère comme chez lui. Ils voyagent
beaucoup, échangeant les produits précieux de leur
région contre ceux de la région qu'ils visitent, de
sorte que leurs routes, tant la circulation y est intense,
ressemblent à des rues de grandes villes.
Ils sont tout à

la fois maîtres et. serviteurs. Leurs enfants sont éduqués aux frais du Trésor public, sans distinction autre que celle du mérite personnel. Ceux qui sont préposés à l'éducation orientent, ceux qui leur sont confiés vers les professions ou métiers pour lesquels ils semblent le mieux préparés. Après les professions libérales, c'est l'agriculture qui est le plus en honneur, ensuite viennent les métiers selon leur degré d'utilité.

Telle est l'histoire que Gaudence dévida devant les Inquisiteurs qui l'interrogeaient. Il s'était marié avec la fille du Grand Pophar ; elle lui avait donné trois enfants. Femme et progéniture étaient morts au cours de son séjour chez les Mezzoraniens, non sans qu'il les eût baptisés *in extremis*. Gaudence avait même fait embrasser la foi catholique au Grand Pophar qui l'avait accompagné en Europe, et cela à la veille de sa mort. Le roman s'achève par la mise en liberté de notre héros, mise en liberté conditionnée par sa promesse de guider des missionnaires chez les Mezzoraniens.

La place dont je dispose ne me permet, pas d'étudier quelles influences a subies S. Berlington, l'auteur de ce roman. Mais les nombreuses rééditions de l'ouvrage, étant donné l'époque, montrent qu'il avait retenu l'attention du public [[Outre l'insertion dans la grande collection des Voyages Imaginaires, il fut édité en français en 1746. 1753, 1777 et en allemand en 1792.]].

E. A.